

**TARASS BOULBA**

Published @ 2017 Trieste Publishing Pty Ltd

ISBN 9780649287239

Tarass Boulba by Nikolas Gogol & Louis Viardot

Except for use in any review, the reproduction or utilisation of this work in whole or in part in any form by any electronic, mechanical or other means, now known or hereafter invented, including xerography, photocopying and recording, or in any information storage or retrieval system, is forbidden without the permission of the publisher, Trieste Publishing Pty Ltd, PO Box 1576 Collingwood, Victoria 3066 Australia.

All rights reserved.

Edited by Trieste Publishing Pty Ltd.  
Cover @ 2017

This book is sold subject to the condition that it shall not, by way of trade or otherwise, be lent, re-sold, hired out, or otherwise circulated without the publisher's prior consent in any form or binding or cover other than that in which it is published and without a similar condition including this condition being imposed on the subsequent purchaser.

[www.triestepublishing.com](http://www.triestepublishing.com)

**NIKOLAS GOGOL & LOUIS VIARDOT**

# **TARASS BOULBA**



.K  
6136t  
Fv

BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

(NICOLAS GOGOL)  
*Nikolai Vasil'evich Gogol*

# TARASS BOULBA

ROMAN TRADUIT DU RUSSE

PAR LOUIS VIARDOT

ILLUSTRÉ DE 30 GRAVURES PAR A. PARIS

*Tr. of Taras Bulba*

TROISIÈME ÉDITION



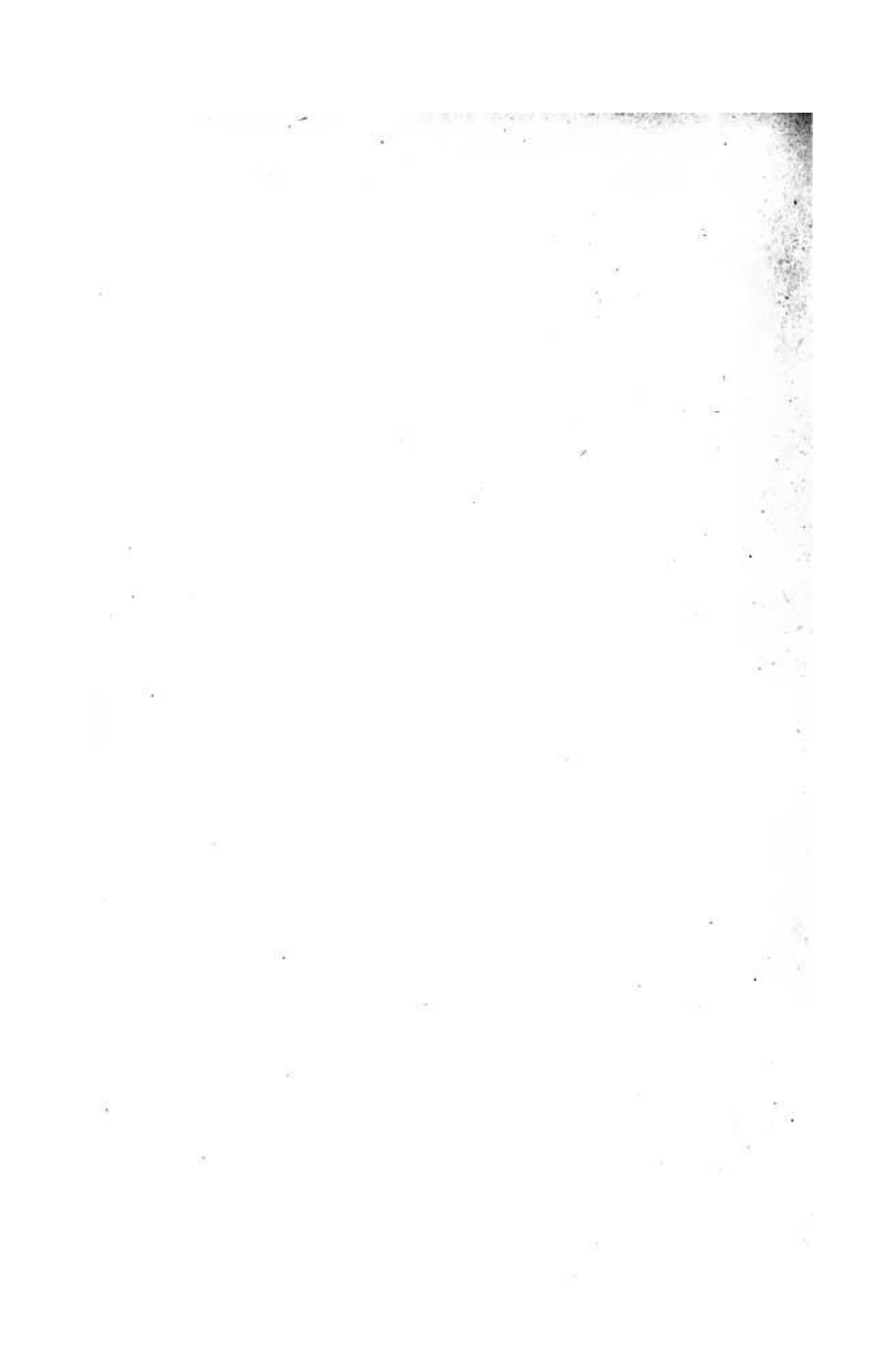
PARIS  
LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>o</sup>

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1896

Droits de traduction et de reproduction réservés

*48587*  
*21/8/00*





## TARASS BOULBA

---

### I

« Voyons, tourne-toi. Dieu, que tu es drôle. Qu'est-ce que cette robe de prêtre? Est-ce que vous êtes tous ainsi fagotés à votre académie? »

Voilà par quelles paroles le vieux Boulba accueillait ses deux fils qui venaient de terminer leurs études au séminaire de Kiev<sup>1</sup>, et qui rentraient en ce moment au foyer paternel.

Ses fils venaient de descendre de cheval. C'étaient

<sup>1</sup> Kiev, capitale du gouvernement de Kiev, sur le Dniepr, et capitale de toute la Russie, jusqu'à la fin du xii<sup>e</sup> siècle.

deux robustes jeunes hommes, qui avaient encore le regard en dessous, comme il convient à des séminaristes récemment sortis des bancs de l'école. Leurs visages, pleins de force et de santé, commençaient à se couvrir d'un premier duvet que n'avait jamais fauché le rasoir. L'accueil de leur père les avait fort troublés; ils restaient immobiles, les yeux fixés à terre.

« Attendez, attendez; laissez que je vous examine bien à mon aise. Dieu! que vous avez de longues robes! dit-il en les tournant et retournant en tous sens. Diabes de robes! je crois qu'on n'en a pas encore vu de pareilles dans le monde. Allons, que l'un de vous essaye un peu de courir: je verrai s'il ne se laissera pas tomber le nez par terre, en s'embarrassant dans les plis.

— Père, ne te moque pas de nous, dit enfin l'aîné.

— Voyez un peu le beau sire! et pourquoi donc ne me moquerais-je pas de vous?

— Mais parce que..., quoique tu sois mon père, j'en jure Dieu, si tu continues de rire, je te rosserai.

— Quoi! fils de chien, ton père! dit Tarass Boulba en reculant de quelques pas avec étonnement.

— Oui, même mon père; quand je suis offensé, je ne regarde à rien, ni à qui que ce soit.

— De quelle manière veux-tu donc te battre avec moi, est-ce à coups de poing?

— La manière m'est fort égale.

— Va pour les coups de poing, répondit Tarass



Boulba en retroussant ses manches. Je vais voir quel homme tu fais à coups de poing. »

Et voilà que père et fils, au lieu de s'embrasser après une longue absence, commencent à se lancer de vigoureux horions dans les côtes, le dos, la poitrine, tantôt reculant, tantôt attaquant.

« Voyez un peu, bonnes gens : le vieux est devenu fou ; il a tout à fait perdu l'esprit, disait la pauvre mère, pâle et maigre, arrêtée sur le perron, sans avoir encore eu le temps d'embrasser ses fils bien-aimés. Les enfants sont revenus à la maison, plus d'un an s'est passé depuis qu'on ne les a vus ; et lui, voilà qu'il invente, Dieu sait quelle sottise!... se rosser à coups de poing!

— Mais il se bat fort bien, disait Boulba s'arrêtant. Oui, par Dieu! très bien, ajouta-t-il en rajustant ses habits ; si bien que j'eusse mieux fait de ne pas l'essayer. Ça fera un bon Cosaque. Bonjour, fils ; embrassons-nous. »

Et le père et le fils s'embrassèrent.

« Bien, fils. Rosse tout le monde comme tu m'as rossé ; ne fais quartier à personne. Ce qui n'empêche pas que tu ne sois drôlement fagoté. Qu'est-ce que cette corde qui pend ? Et toi, nigaud, que fais-tu là, les bras ballants ? dit-il en s'adressant au cadet. Pourquoi, fils de chien, ne me rosses-tu pas aussi ?

— Voyez un peu ce qu'il invente, disait la mère en embrassant le plus jeune de ses fils. On a donc de ces

inventions-là, qu'un enfant rosse son propre père! Et c'est bien le moment d'y songer! Un pauvre enfant qui a fait une si longue route, qui s'est si fatigué (le pauvre enfant avait plus de vingt ans et une taille de six pieds), il aurait besoin de se reposer et de manger un morceau; et lui, voilà qu'il le force à se battre.

— Eh! eh! mais tu es un freluquet, à ce qu'il me semble, disait Boulba. Fils, n'écoute pas ta mère; c'est une femme, elle ne sait rien. Qu'avez-vous besoin, vous autres, d'être dorlotés? Vos dorloteries, à vous, c'est une belle plaine, c'est un bon cheval; voilà vos dorloteries. Et voyez-vous ce sabre? voilà votre mère. Tout le fatras qu'on vous met en tête, ce sont des bêtises. Et les académies, et tous vos livres, et les ABC, et les philosophies, et tout cela, je crache dessus. »

Ici Boulba ajouta un mot qui ne peut passer à l'imprimerie.

« Ce qui vaut mieux, reprit-il, c'est que, la semaine prochaine, je vous enverrai au *zaporojié*. C'est là que se trouve la science; c'est là qu'est votre école, et que vous attraperez de l'esprit.

— Quoi! ils ne resteront qu'une semaine ici? disait d'une voix plaintive et les larmes aux yeux la vieille bonne mère. Les pauvres petits n'auront pas le temps de se divertir et de faire connaissance avec la maison paternelle. Et moi, je n'aurai pas le temps de les regarder à m'en rassasier.

— Cesse de hurler, vieille; un Cosaque n'est pas fait

pour s'avachir avec les femmes. N'est-ce pas? tu les aurais cachés tous les deux sous la jupe, pour les couvrir comme une poule ses œufs. Allons, marche. Mets-nous vite sur la table tout ce que tu as à manger. Il ne nous faut pas de gâteaux au miel, ni toutes sortes de petites fricassées. Donne-nous un mouton entier ou toute une chèvre; apporte-nous de l'hydromel de quarante ans; et donne-nous de l'eau-de-vie, beaucoup d'eau-de-vie; pas de cette eau-de-vie avec toutes sortes d'ingrédients, des raisins secs et autres vilenies; mais de l'eau-de-vie toute pure, qui pétille et mousse comme une enragée. »

Boulba conduisit ses fils dans sa chambre, d'où sortirent à leur rencontre deux belles servantes, toutes chargées de *monistes* <sup>1</sup>. Était-ce parce qu'elles s'effrayaient de l'arrivée de leurs jeunes seigneurs? était-ce pour ne pas déroger aux pudiques habitudes des femmes? A leur vue, elles se sauvèrent en poussant de grands cris, et longtemps encore après, elles se cachèrent le visage avec leurs manches. La chambre était meublée dans le goût de ce temps, dont le souvenir n'est conservé que par les *douma* <sup>2</sup> et les chansons populaires, que récitaient autrefois, dans l'Ukraine, les vieillards à longue barbe, en s'accompagnant de la *bandoura* <sup>3</sup>, au milieu d'une foule qui faisait cercle autour d'eux; dans le goût de ce temps rude et guer-

1. Ducats d'or percés et pendus en guise d'ornements.

2. Chroniques chantées, comme les anciennes *rapsodies* grecques ou les *romances* espagnoles.

3. Espèce de guitare.